

## **BERNADETTE DARCHEN, 59 ans, spécialiste des fourmis puis, avec son mari, des abeilles, délaisse parfois ses insectes sociaux pour de plus grosses bêtes. Elle a réuni une étonnante collection de naturalisés. Une vie à chercher la p'tite bête**

Par [Dominique LEGLU](#) — 16 janvier 1996 à 23:53

[http://www.liberation.fr/sciences/1996/01/16/bernadette-darchen-59-ans-specialiste-des-fourmis-puis-avec-son-mari-des-abeilles-delaisse-parfois-s\\_160035](http://www.liberation.fr/sciences/1996/01/16/bernadette-darchen-59-ans-specialiste-des-fourmis-puis-avec-son-mari-des-abeilles-delaisse-parfois-s_160035)

- BERNADETTE DARCHEN, 59 ans, spécialiste des fourmis puis, avec son mari, des abeilles, délaisse parfois ses insectes sociaux pour de plus grosses bêtes. Elle a réuni une étonnante collection de naturalisés. Une vie à chercher la p'tite bête

«Je suis restée fille des bois même si je suis docteur ès sciences.»

Et dans un éclat de rire qui ne manque pas de panache, cette native de Bergerac, mangouste sur une épaule, ara sur l'autre et minuscule caniche blanc dans le giron, vous conte les pérégrinations de Bernadette Darchen, née Delage voilà 59 ans. Largement de quoi faire aussi de cette myrmécologue-apidologue (1), une fille de la brousse africaine, de la forêt mexicaine, des marchés exotiques où folâtraient agoutis et pangolins ou encore des tourbières injustement méconnues du Périgord (2). Pour l'instant, l'oeil brillant, elle invite à pénétrer dans son dernier univers en date: le «Musée de la vie sauvage», par elle concocté dans la ville du Bugue (Dordogne), sur les rives de la Vézère jadis arpentées par Cro-Magnon (lire encadré). «Je me fais mon muséum», avoue dans un nouvel éclat de rire ravageur, ce «maître de conférences de l'université Paris-VI, mis à disposition pour créer un musée d'histoire naturelle». Et de vous promener entre les vitrines, de volatile aux yeux ronds «elle était vilaine, cette chouette, je l'ai mise en boîte» - en spécimen de la banquise «regardez ce guillemot, on le croirait saupoudré de chocolat!», en passant par les belettes, *Mustela nivalis*, dont elle ne peut s'empêcher de narrer quelques hauts faits: «Un jour, j'en ai rencontré deux qui se fichaient une peignée. Eh bien, je les ai regardées, tout près, comme ça. Incroyable, elles ne me voyaient pas.»

Ce genre d'anecdotes la ravit. De toutes ces choses vues, elle n'a pu s'empêcher de faire un livre, où l'on rencontre pêle-mêle, une vingtaine de perroquets, un marcassin devenu sanglier, au moins trois ou quatre mangoustes, des renards (une catastrophe, ceux-là), des lamas, tous habitants, un jour ou l'autre, de sa maison périgourdine. L'Arche de Noé ou quasi, d'où le titre du livre. (3). Pas étonnant qu'elle avoue, un brin de regret dans la voix: «J'aurais aimé me consacrer au comportement des mammifères.»

Mais en cette fin des années 50, une jeune fille montée de sa province à Paris, puis sortie «major en zoo» après des études en Sorbonne, ne savait pas comment s'y prendre pour se lancer dans des études d'éthologie. «Il aurait fallu que j'aille chez Konrad Lorenz», le célèbre homme aux oies de Seewiesen. «Mais je ne parlais pas l'allemand et je n'avais pas d'argent.» Ce furent les fourmis. Pas n'importe lesquelles cependant, «des bien jolies, qui n'allaient pas vite, qui ne piquaient pas, qui ramassaient des graines. Qu'est-ce qu'elles me plaisaient!» Des «Messor», fourmis moissonneuses, «celles de la Bible, des fables d'Esopé et de La Fontaine». Son maître fut Pierre-

Paul Grassé, devenu internationalement célèbre pour ses travaux sur les termites, et fondateur de la revue scientifique Insectes sociaux. Né, ce qu'elle ignorait alors, à Périgueux. Il l'envoya travailler sa thèse à 40 kilomètres de là, aux Eyzies, la capitale de la préhistoire. Qui abritait, hasard d'un généreux donateur au grand professeur, une «station biologique» universitaire. «C'était le labo où il fallait aller pour attraper une dépression nerveuse», se souvient Bernadette, trente-cinq ans plus tard. Mais «adolescente, j'avais toujours été en pension, j'avais de l'endurance». Elle deviendra d'ailleurs directrice de la station à partir de 1976.

A ses débuts, elle n'avait pas osé faire part au grand homme de sa folle envie: partir en mission à «Makokou, au Gabon», qu'il visitait lui-même souvent, en quête de termitières. L'occasion vint plus tard, sous la forme d'un mari. Pas n'importe qui. Roger Darchen, apidologue, spécialiste des abeilles tropicales. «Son Roger», décédé l'année dernière, le complice avec qui elle a couru la planète, une fois qu'elle lui eût «cuisiné un tourin. Je l'ai eu avec ça!». Hors ce potage à l'ail du Périgord, ils ont aussi avalé ensemble capitaines des fleuves ivoiriens, patates douces du Burundi ou ananas mexicains. Crucial, le Mexique. Il y ont conquis à la fin des années 80 leur Himalaya d'apidologues en réussissant à montrer, après trois mois d'observation dans le Yucatan, que les abeilles des lieux, «des mélipones», forment leurs castes-reines, ouvrières... «non pour des raisons génétiques mais bien sous l'influence de l'alimentation, contrairement à ce que ne cessait d'affirmer un spécialiste brésilien», tenant à l'époque le haut du pavé. «C'est un des grands problèmes de la biologie des insectes sociaux que cette formation des castes». Mieux, avec le concours d'un collègue biochimiste du CNRS à Bordeaux, Bernard Fournier, ils découvrent la présence «d'hormones juvéniles» dans la gelée royale fournie aux larves qui vont devenir reines. Et comprennent «ce qui était une première, le fonctionnement de glandes salivaires (qui pompent les hormones dans le sang de l'abeille)», que Bernadette dissèque. Ces travaux, elle aimerait les poursuivre aujourd'hui. Mais son labo provincial est trop petit. Trop exigu aussi pour les stages «d'apiculture tropicale, la seule école du genre pour toute la francophonie» lancée avec Roger. Non pas l'élevage d'abeilles tropicales mais l'instruction «d'agronomes, de vétérinaires... qui ont des projets de développement». Plus d'une vingtaine d'Africains sont venus butiner la connaissance chez les Darchen, possédant «la meilleure collection au monde d'abeilles tropicales». Sous la férule de Bernadette pour qui science naturelle rime aussi avec sensuel: «C'est une science de la palpation.» Et avec miel.

(1) Spécialiste des fourmis et des abeilles

(2) A Venduire, elle a conçu un petit musée et trois chemins de visite de ces tourbières.

(3) Editions Pierre Tournon

[Dominique LEGLU](#)